

Jef, ombre et lumière

Entre nous, il y a le livre  
Où nous nous rencontrons

## Jef, ombre et lumière

### *Du même auteur*

**Institution communale et pouvoir politique** : le cas de Roanne. Editions de l'EHESS 1973 Ouvrage collectif

**Nord et Pas-de-Calais : L'héritage industriel.** Publication Oréam nord 1975 Ouvrage collectif

**Industrialiser, mode d'emploi** : le modèle d'entreprise A Raymond. Editions L'Harmattan 2012. Prix du livre documentaire ASMEP-ETI 2012

**L'Escalier de Marbre**, thriller. Editions Edilivre. 2017 (épuisé)

**De la Volga à la Neva**, nouvelle. Ed. IP. 2018. KDP 2018

**Sur mon Chemin**, nouvelle in **L'Institut**. Editions PUG 2018

**L'affaire Nayox**, thriller. Ed. IP 2019. Ed. Bookelis 2019. KDP 2019

**Gulumpu**, Conte pour enfants. Illustrations J.P. Steinmann. Ed. IP 2019. KDP 2020

Jef, ombre et lumière

Guy Boisberranger

# Jef, ombre et lumière

*Roman*

# Jef, ombre et lumière

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-4403-2

© Guy Boisberranger

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Jef, ombre et lumière

## Livre 1

# L'Égypte

Jef, ombre et lumière

Novembre 2017 : Le minibus stoppa dans la cour de l'Eskaleh Nubian Ecolodge. Déjà un jeune nubien faisait glisser la porte coulissante et saluait le groupe d'un anglais hésitant. « Welcome! Come in! Yes », accompagnant la parole de gestes larges et énergiques.

Les « voyageurs », comme les nommait Anah, leur guide, se détachèrent gauchement de leurs sièges, assommés par la chaude traversée du désert. Courbés et instables, ils se bousculèrent les uns les autres vers la porte du minibus. Une fois sortis, ils se regroupèrent, silencieux, les dos collés au véhicule. Leurs tenues courtes et légères, froissées et mal ajustées, leur donnaient cette apparence débonnaire, commune à toutes ces troupes convoyées à l'exploration du monde. Ils étaient neuf, trois couples de retraités et trois plus jeunes qu'Anah appelait les « voyageurs solitaires ».

Fikri El Kashef les vit arriver de la terrasse qui surplombait la cour. Il était vêtu de son plus beau costume nubien, longue robe bleu cendré, tête enrubannée. Il ne descendit pas les rejoindre. Il attendit qu'ils montent à lui.

Anah prit la tête du petit groupe pour le conduire à sa rencontre. Alors seulement Fikri les salua dans un français parfait qui lui venait de ses longs séjours à Lausanne.

— Soyez les bienvenus dans ma maison d'hôte... Vous êtes ici dans la maison de la Nubie. Le magnifique lac Nasser, que vous voyez à votre droite, n'a pas seulement noyé le site originel des temples d'Abou Simbel. Il a englouti mon village comme la majorité de nos villages et de nos terres, laissant notre peuple dans le désarroi. Cette maison est là pour préserver nos racines et présenter à nos hôtes des souvenirs de notre histoire et de notre vie quotidienne.

Il leur fut servi un verre de Karkadé, boisson locale, décoction de fleurs d'hibiscus. Ils furent ensuite conduits à leurs chambres par une jeune nubienne voilée de blanc. Jef avait une chambre rustique aux murs chaulés. Le très grand lit était coiffé de deux moustiquaires chacune relevée par un nœud. La pièce était aussi sombre que fraîche. Elle donnait, par une étroite porte-fenêtre doublée de volets en bois, sur une terrasse de pierre orangée, commune à toutes les chambres.

Jef se sentait sale. Il prit le temps de se doucher et de se changer avant de rejoindre les autres voyageurs. Il les trouva dans le patio couvert, tous attablés, à l'écoute des musiciens nubiens que Fikri avait réunis en leur honneur.

Il fut tout de suite hélé par Florence qui lui avait réservé une place à ses côtés, sur la banquette. Elle était certes sympathique et séduisante, mais il était à mille lieues de libertiner. Il n'était en voyage que pour fuir et il n'avait choisi l'Égypte que pour se ressourcer dans son passé.

Il se réfugia néanmoins à côté d'elle pour éviter Alfred, le troisième « solitaire » du voyage, qui l'importunait de ses questions, sous prétexte qu'il était également grenoblois.

Le déjeuner, très pique-nique occidental, fut vite expédié. Anah fixa le rendez-vous de l'après-midi, pour une première visite des temples, et celui de la soirée, pour le Son et Lumière. Elle leur rappela le départ à l'aube pour Louxor, dernière étape du voyage. Les voyageurs partirent en groupe fouiner dans la boutique de souvenirs. Jef, en quête de solitude, se dirigea vers le village.

Ils se retrouvèrent tous pour la visite du site d'Abou Simbel. Anah n'avait pas le droit de les accompagner dans les temples. Aussi réunit-elle ses « voyageurs » sur l'esplanade. Elle leur présenta les lieux et leur fit un rapport détaillé du chantier qui avait, de 1964



à 1968, transporté les temples pierre par pierre sur ce promontoire. Toujours aussi volubile, elle leur raconta de sympathiques histoires : celle d'un pharaon « extravagant », « narcissique » qui, sous prétexte de vénérer les dieux, ne voulait que s'honorer lui-même ; celle de sa victoire à la bataille de Qadesh « seul, face à l'armée entière des Khétas » ; celle de son amour fou pour son épouse, la reine Néfertari, pour qui il fit édifier le « petit » temple, « n'oubliant pas d'y être plus honoré qu'elle ». Elle les convia ensuite à visiter, chacun comme il l'entendait.

Le groupe se dirigea vers le grand temple à la façade parée des quatre statues géantes de Ramsès II. Jef prit le chemin du petit temple de la reine Néfertari.

Il s'arrêta dans la première salle pour admirer les scènes que Anah venait de leur décrire. C'est là, seul devant ces figurations terrifiantes de batailles datant de trois mille ans, qu'il fut rattrapé par son adolescence.

C'était il y a vingt ans. Son père avait réuni le petit groupe, dit « familial », dans cette même salle « hypostyle » et leur avait tenu un long discours aux accents humanistes. Jef se souvenait encore du décalage, qui l'avait choqué, entre la barbarie de ces scènes et l'enthousiasme du discours. Pour son père, « Ici était née notre civilisation, ici l'homme, pour la première fois, avait invoqué un « au-delà » qui nous transcende ! Et s'il avait échoué à le découvrir au fond de ces tombeaux, son échec avait ouvert la voie au monothéisme et en parfaite filiation, à nos interrogations sur l'existence même de Dieu. »

Jef prit conscience tout à coup que les événements qu'il avait vécus depuis, et qui le ramenaient aujourd'hui en ces lieux, avaient soufflé cette élévation spirituelle comme un fétu de paille.

Plus tard, dans la soirée, autre chose du passé vint encore l'ébranler. Au retour du Son et Lumière, alors que s'organisait le départ très matinal du lendemain, Fikri s'approcha de lui et, d'une accolade, l'extirpa du groupe des voyageurs.

— Je viens de faire le lien entre votre nom sur le registre et votre père que j'ai bien connu... Car Monsieur Claude Sainte-Croix était bien votre père ?

— Oui, c'était mon père. Il est décédé il y a déjà quelques années...

— J'ai su... Il n'a pas supporté. Il s'est toujours considéré coupable... Et vous ? On m'a dit : journaliste ? Alors il faut parler de nous, les Égyptiens, les Nubiens... Il faut que vous, les Français, vous reveniez. Les Chinois, ce n'est pas pareil... Vous... »

Ce fut une longue plaidoirie pour le convaincre de faire l'éloge de l'Égypte dans son journal. Mais Jef ne l'écoutait déjà plus. Il avait été touché en plein cœur par cette révélation sur la raison du suicide de son père. Il avait toujours cru son père insouciant des risques qu'il leur avait fait courir, au point d'avoir rompu avec lui.

Tout cela vint troubler sa dernière nuit en Égypte. Son esprit qui jusque-là avait réussi, devant tant de merveilles, à occulter la gravité de son présent, fut secoué par des cauchemars dantesques. Les souvenirs du passé, d'une extrême douleur, étaient venus attiser sa terreur du futur.

\*\*\*

L'avion les posa à Louxor au petit matin. Les « voyageurs » avaient encore au programme la visite du temple d'Amon avant de s'envoler pour Paris. Jef ne se joignit pas à eux. Un taxi, commandé par Anah, l'attendait pour le conduire sur le site de Deir El-Bahari, au temple d'Hatchepsout. Florence, sous un prétexte futile, voulut l'accompagner. Il refusa :

— Je dois y retourner seul. Je veux comprendre ce qui m'est arrivé. C'est là que tout a commencé.

Le chauffeur du taxi, un jeune homme d'une vingtaine d'années, se présenta dans un français très approximatif : il s'appelait Mario, il était chrétien, copte. Il étudiait pour devenir assistant social et faisait le chauffeur pour payer ses études. Il aurait aimé bavarder toute la route, mais Jef était plongé dans son passé. Il le contraignit au silence.

Il voulait s'imprégner du contexte de la visite familiale au temple d'Hatchepsout. C'était il y a vingt ans. Il avait 19 ans à l'époque, en 1997. Depuis la rentrée il était étudiant à Montpellier, université Paul Valéry, en première année de sociologie, et il logeait à la cité universitaire du Vert-Bois. À peine installé, les cours juste annoncés, les premiers copains à peine repérés, il avait repris l'avion pour Le Caire. Il était venu rejoindre sa famille, père, mère et jeune

sœur, pour fêter le double anniversaire de ses parents, nés il y avait cinquante ans, à six jours d'intervalle. Il avait insisté pour participer à cet évènement familial hautement symbolique. C'était tout du moins ce qu'il avait prétexté pour les décider à lui payer le voyage. En réalité, il voulait rentrer pour retrouver Catherine, la belle qui lui enflammait le cœur.

La famille de Jef était installée au Caire depuis trois ans. Son père, Claude Sainte-Croix, était prof d'histoire-géo au lycée français. Et pas seulement : il intervenait également à l'université du Caire et il accompagnait souvent, en tant qu'égyptologue reconnu, les visiteurs francophones de marque dans leurs périples sur les sites antiques. Sa maman, également enseignante de son métier, avait obtenu un congé pour suivre son mari, ce qu'elle faisait du mieux qu'elle pouvait en s'intégrant notamment à la vie très mondaine des « expats » français et plus généralement, occidentaux. Sa sœur, Laurence, de presque deux ans sa cadette, était une élève choyée du lycée, parce que championne en gymnastique. Cela lui permettait de passer plus de temps à vaquer avec ses copines qu'à somnoler en cours. Catherine, justement, avait été sa grande amie jusqu'à ce que Jef s'en mêle.

Jef avait fréquenté ce même lycée jusqu'à son bac, en juin dernier. Il n'avait pas eu besoin, lui, de protection. Il avait eu une scolarité modèle, disputant la première place à deux rivales, et réussi son bac avec mention Très Bien. Ce challenge ne l'avait pas empêché d'être de toutes les sorties en ville, de toutes les « party's » privées dont profitait cette jeunesse très privilégiée. Mais, à y regarder de plus près, il y paraissait plus observateur que véritable participant. Pas une de ces jolies adolescentes qui lui faisaient les yeux doux n'arrivait à lui arracher plus qu'une sympathie convenue. Aucun de ses camarades boutonneux ne sut l'amener à adhérer à leurs emballements. Pas d'ami, pas de petite amie. Pas d'excès de boissons, pas de drogues.

Cela s'était passé ainsi, sans histoire, deux pleines années, et la moitié de la troisième. Il fallut cette soirée de milieu de terminale pour qu'il se révèle enfin.

Cette « party » avait débuté comme les autres. C'était le samedi de février qui suivait la semaine du bac blanc. Ils avaient rendez-vous chez Olivier. Les parents du garçon saluèrent les premiers

arrivants puis s'éclipsèrent pour un dîner en ville. Jef vint, accompagné par sa sœur, Laurence, alors élève de première, et par son inséparable amie, Catherine.

Dès la porte franchie, les deux jeunes filles s'envolèrent pour rejoindre le petit groupe de fans qui tournoyaient autour d'Étienne. C'était un beau garçon au teint mat, aux yeux sombres, coiffé d'une longue mèche romantique, le visage traversé par le sourire dents blanches et régulières de rigueur. Il était la coqueluche de ces filles. Jef, qui ne le connaissait que bon dernier de sa classe, ne comprenait pas cette fascination.

Comme à son habitude il alla s'installer sur le canapé qui jouxtait la chaîne hi-fi et se mit à consulter la collection de CD. Il ne fallut pas longtemps pour que l'un ou l'autre de ses camarades de classe ne vienne l'interroger sur quelques points des épreuves de ce bac blanc. Dès lors, il partagea son temps entre eux, le buffet où il venait se rassasier et la chaîne qu'il fournissait en musiques.

Jusqu'à ce que, relativement tard, sa sœur n'accoure, affolée, et le tirant par la main, le sorte de son canapé.

— Il faut que tu viennes. Vite ! C'est grave, il se passe des choses dans la chambre des parents.

Jef ne comprit rien mais la suivit. Elle se précipita vers l'escalier, grimpa en courant et frappa fort à la porte de la chambre, fermée à clé.

Une jeune fille au regard apeuré leur ouvrit. Sur le lit étaient assises, jambes croisées, deux autres filles, également apeurées. Face à elles, accroupis sur le sol, deux garçons, comme paralysés. « Tous des élèves de première » pensa Jef. Sur le lit, entre filles et garçons, une bouteille de whisky bien entamée. Dans l'air, l'odeur très forte du cannabis.

— Ils sont dans la salle de bains, ils sont enfermés. Il y a du grabuge !

C'était la jeunette qui avait ouvert qui parlait.

Laurence corrigea :

— Ce n'est pas « Ils » ! C'est Elle, Catherine, qui est enfermée.

— Quoi, Catherine ? demanda Jef.

— C'est Catherine, avec Étienne. Elle a crié et tambouriné à la porte pour sortir. Il ne veut pas.

Jef l'entendit pleurer.

Il n'était pas du genre à se mêler des affaires des autres, encore moins de cette sorte d'affaires de cul. Il n'était pas non plus du genre à chercher la bagarre. Mais là, c'était Catherine : celle qui est comme chez elle à la maison ; celle dont la chevelure rouquine flambe dans les contre-jours ; celle qui vous accroche de ses yeux verts ; celle dont le visage ponctué de points de rousseur donne envie de les compter un par un, juste pour déclencher son rire cristallin. C'était la Catherine-copine-de-sa-sœur, qu'il taquinait et provoquait quand il la voyait grignoter son chocolat noir : « Tu vas bientôt être si ronde qu'on ne pourra plus se croiser dans le couloir ».

Et maintenant il l'entendait pleurer dans la salle de bains.

Il cogna à la porte : « Étienne, tu ouvres ! » Il cogna plus fort et agita la clenche. « Étienne fissa, où j'enfonce la porte ». Laurence, qui était à ses côtés, appela : « Cathy, ça va ? Cathy, réponds ! » Cathy pleurait toujours. On entendait Étienne la gronder.

Jef bouscula la porte de ses épaules, une fois, deux fois.

— Étienne, si tu n'ouvres pas tout de suite, je défonce la porte.

— Un instant, merde, elle s'habille.

Jef vit rouge, prit de l'élan. Laurence se plaqua à lui pour le retenir.

— Attends, elle s'habille.

En suivit un long silence. Puis on entendit le loquet tourner. La porte s'entre-ouvrit. Étienne glissa sa tête, le sourire béat. Rassuré de ne voir aucun adulte, il se coula lentement dehors, de biais, et lança fièrement à sa petite troupe :

— La salle de bains est libre, profitez-en au lieu de vous morfondre.

Par la porte entrebâillée Jef distingua Catherine, enveloppée dans un peignoir de bain beige, les yeux humides et rouges, complètement tétanisée.

Laurence voulut rentrer dans la salle de bains mais Étienne lui barra le chemin.

— Attends un instant, chacune son tour !

Elle le gifla. Il voulut l'agripper. Jef s'interposa. Étienne, interloqué, se laissa tirer dans la chambre. Jef se planta contre la porte de la salle de bains.

— Maintenant vous sortez tous. Et pas un mot de ce qui s'est passé. Allez sortez. Étienne dehors ! Laurence s'il te plaît, tu évacues tout ce petit monde.

Ils s'éclipsèrent, têtes basses.

Jef ferma la porte de la chambre à clé et se dirigea vers la salle de bains. Il frappa légèrement à la porte : « Je peux ? ». La porte s'ouvrit et Catherine, en larmes, se jeta dans ses bras. Il sentit ses seins, son ventre, ses cuisses chaudes contre lui. « Excuse-moi, dit-elle, c'est tout de ma faute. Pardonne-moi. »

Elle appuie sa tête sur sa poitrine ; elle le serre, se love contre lui.

Jef est troublé. Elle n'est que la copine de sa sœur. Leurs contacts physiques se limitaient à des bousculades d'ados, à des jeux de mains à peine coquins. D'instinct, il la console, la caresse : les cheveux, le visage, la nuque. Il a peur de savoir. Il hésite à demander. La question fuse avant qu'il n'ait décidé.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Il m'a forcée, j'ai crié... C'est une brute.

— Mais... Tu es à poil ?

— Pardonne-moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Par défi, pour faire la nique aux autres filles, parce qu'elles m'agaçaient avec leurs manières. J'avais bu et fumé...

— Fumé quoi ? Du shit ?

— Oui, il nous a fait fumer.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ?

— Je t'ai dit, je ne sais pas. Pardonne-moi, s'il te plaît pardonne-moi.

Pardonner ? Pourquoi lui ? Pardonner quoi ?

Mais elle lui avait pris son visage entre ses deux mains et déjà posé un baiser sur ses lèvres.

\*\*\*

Ce baiser dont vingt ans plus tard, à cet instant même dans le taxi, Jef sent la douceur comme s'il venait d'être posé. Il était

mouillé de larmes, il était léger comme un souffle, tendre et tiède. Il était magique, si bref qu'il ne pouvait qu'attiser son désir.

Il avait à son tour pris son visage entre ses mains et murmuré son nom à l'infini. « Catherine, Catherine, Catherine... », comme les plus belles notes de musique qu'il puisse enchaîner.

Mario, le chauffeur de taxi, l'interpelle.

— Vous me dites quelque chose ?

Il se secoue.

— Non, non ! Juste, je pensais... Merci Mario.

Il regarda par la fenêtre. Mario avait tourné à gauche. Ils allaient arriver.

\*\*\*

C'était le 17 novembre, l'année 1997, quelques jours après son retour au Caire. Son père avait décidé de fêter leurs anniversaires par une visite des plus beaux sites archéologiques de la Haute Égypte : trois jours pour contempler les deux temples d'Abou Simbel, celui d'Hatchepsout sur le site de Deir el-Bahari et pour finir, le grandiose domaine de Karnac. Il avait proposé à quelques amis très proches de se joindre au cercle familial. Étaient venus les Marquais, autre couple d'enseignants, installés en Égypte depuis toujours, et surtout les Bars qui avaient accueilli les Sainte-Croix à leur arrivée et les avaient initiés aux us et coutumes de la société cairote. Michel Bars était un résident suisse, hôtelier aussi discret que bien introduit, qui demandait parfois à Claude Sainte-Croix d'accompagner ses riches clients dans leurs périples en Haute Égypte. Ils avaient d'autant plus sympathisé que leurs filles, Laurence et Catherine, étaient devenues des amies inséparables.

\*\*\*

Mario avait stoppé son taxi devant l'entrée du cirque de falaises au fond duquel s'élève, majestueux au milieu des vestiges des autres, le temple de la très fameuse reine pharaon Hatchepsout. Il avait ouvert la portière de Jef sans que celui-ci ne manifeste la moindre intention de s'extirper.

— C'est là-bas Monsieur Jef, pour prendre le billet, le bâtiment à gauche.

— Je sais, Mario, je connais.



Mario attendit patiemment que cet étrange visiteur s'extraie de la voiture.

Jef s'avança lentement vers le guichet, puis le poste de contrôle. Il marcha un instant sur l'esplanade, vers le temple, encore à l'ombre, puis s'arrêta. Le ciel était d'un bleu intense, des bourrasques soulevaient des nuages de sable. Il tendit sa main ouverte ; elle fut saisie par le vent, comme par une autre main.

C'était main dans la main, qu'ils avaient attaqué la longue rampe qui mène en haut du temple. Sa sœur, Laurence, était quelques mètres devant eux, froissée d'avoir été reléguée au rôle de chaperon. Les parents étaient encore au parking, en cercle autour de son père, officiant en place du guide.

Jef aurait mille fois préféré rester au Caire avec Catherine. Son père s'était inquiété de son manque de curiosité pour ce qu'il appelait « l'origine de toutes les civilisations ». Jef avait cédé. Le principal était d'être avec elle.

Ils étaient éclos amoureux de cette sinistre soirée de débauche de février 1997. Ils ne s'étaient plus quittés. Laurence s'était d'abord réjouie de cette liaison entre son frère et son amie mais avait vite déchanté. Certes les apparences n'avaient pas changé : Catherine continuait à fréquenter quotidiennement la maison des Sainte-Croix. Mais elle ne faisait plus qu'une courte apparition dans la chambre de Laurence, juste pour lui demander d'être complice, avant de rejoindre longuement la chambre de son frère. Pour les familles, Jef était toujours le chaperon des sorties nocturnes des deux filles, alors qu'en vérité les rôles étaient inversés.

Ils s'étaient jurés de s'aimer pour la vie, mais ne se sentaient pas libres pour autant. Ils restaient perturbés par les circonstances dans lesquelles leur amour avait vu le jour. Catherine était dévorée de honte et Jef voulait se démarquer, aux yeux de sa belle, du machisme d'Étienne. Entraînés par la passion, leurs mains, leurs bouches avaient parcouru réciproquement leurs corps et découvert des plaisirs délicieux. Mais ils avaient refoulé d'un commun accord le plus fort de leur désir. Jamais, jusqu'à la nuit passée, n'avaient-ils fait l'amour.

Cette dernière nuit avait été sublime. Ils étaient arrivés à *l'Estabe Hotel* de Louxor dans l'après-midi. Tard dans la nuit, Jef avait toqué à la porte de la chambre des filles. Laurence avait ouvert et

compris. Elle prit la clé de la chambre de son frère et se retira avec un sourire amer.

De faire l'amour, ces jeunes connaissaient tout, par les films, les livres, les confidences. Mais du mystère de l'accomplir, ils ne savaient rien. Ils furent éblouis. Nus, serrés l'un contre l'autre pour n'être qu'un, sans autre préliminaire que la main de Catherine guidant le sexe de Jef, ils s'étaient unis avec une extrême douceur, s'obligeant à garder les yeux dans les yeux, alors que la crispation de leurs visages et le rythme de leurs souffles disaient combien chacun était plongé au plus profond de lui-même. L'émotion qui les possédait n'avait pas de mot pour se dire. Ils franchirent en silence les frontières du plaisir extrême pour s'ouvrir, unis, à un éden où seul l'amour permet d'accéder. Cela se fit une première fois plus vite qu'ils n'auraient voulu, puis d'autres fois, les propulsant plus loin encore sous ce nouveau Ciel.

C'est toujours possédés par l'intensité de leurs sentiments qu'ils avaient attaqué le lendemain matin, main dans la main, ces longues rampes qui conduisent au cœur du temple de la reine Hatchepsout. Ils n'eurent pas le temps de réaliser ce qui se passait. Les claquements des tirs firent se retourner Laurence. Ce fut en lisant l'effroi sur son visage que Jef sortit de son ravissement. Il se retourna et vit, derrière eux, ces hommes en noir, la kalachnikov portée en avant, crachant leurs rafales, et la panique s'installer.

Laurence l'appelait.

— Jef, vite ! On saute !

Elle courut vers le bord de la rampe, déjà haute de quelque trois mètres, et s'élança dans le vide du haut du parapet.

Jef agrippa Catherine, figée sur place, peut-être déjà par la peur ou peut-être encore par son enchantement. Il la tira de toutes ses forces vers le bord de la rampe et la hissa sur le parapet. Il la sentit déséquilibrée, mais il ne la lâcha pas.

— Saute, Catherine ! Vite ! Saute !

Trois mètres de haut, elle n'osait pas.

Il fit alors l'erreur de sa vie. Au lieu de se mettre derrière elle pour la protéger des tirs et la pousser à sauter, il fit autrement.

Il sauta en premier. Il roula au sol et se redressa, bras écartés, pour la recevoir.

— Catherine, vas-y, saute ! Je te reçois dans mes bras...

Elle restait là, au-dessus de lui, frissonnante, paralysée.

Le crépitement des Kalachs se rapprochait, les cris de panique s'intensifiaient.

Il la vit alors se redresser brusquement, la tête tirée en arrière. Puis elle s'affaissa, déséquilibrée et chuta lourdement en avant. Il voulut la recevoir dans ses bras. Il tomba à son tour. Elle était là, à côté de lui, au sol, inerte, les bras étales, la tête ensanglantée, les yeux révulsés.

Jef se mit à genoux, penché sur elle, incapable de respirer, incapable de crier, de pleurer, du moindre geste.

Laurence accourut. Elle avait tout compris. Elle attrapa la main de Jef. Elle le souleva, forte de tout ce qu'elle avait acquis dans ses épreuves athlétiques, petite sœur héroïque, fantastique. Elle courut plaquée le long de la rampe, le tirant derrière elle.

Ils s'abritèrent dans les ruines. Ils entendaient les échos sourds des claquements secs des tirs, les cris de terreur, les gémissements de douleur, le crissement des pas affolés, le bruit mat des chutes. Puis vint le silence, interminable. Laurence serrait fort son frère, agité par un tremblement continu. Jef se souvint des mains fermes qui l'empoignèrent pour le déposer sur un brancard. Puis plus rien.

\*\*\*

Les mains de Mario venaient de le saisir pour l'aider à se redresser. Il était là, au bas de la rampe, tombé à genoux, courbé, les mains sur le visage, à pleurer. Il n'arrivait pas à maîtriser les longs gémissements qui le secouaient.

— Monsieur Jef, j'ai compris. Vous auriez dû me le dire. C'était horrible, mes parents m'ont raconté.

Un groupe de touristes chinois, agité et bavard, les dépassa sans même les regarder. Il essuya ses larmes d'un pan de sa chemise. Il se laissa conduire jusqu'au taxi. Ils reprirent la route, silencieux. À l'arrivée à l'aéroport de Louxor, après avoir réglé sa note, prêt à rejoindre son groupe de voyageurs, il fut retenu des deux mains par Mario.

— Monsieur Jef, s'il te plaît, il faut nous pardonner.

Jef ne sut pas quoi répondre. Il se demanda pourquoi c'étaient toujours les innocents qui demandaient pardon.



Jef, ombre et lumière

Livre 2

Montpellier

Jef, ombre et lumière

Quand Jef sort de l'hôpital international de Louxor, le corps de Catherine a déjà été mis en bière et rapatrié en Suisse. Très dépressif, il est reconduit chez ses parents, au Caire. Il ne veut pas y rester. Il rejette brutalement les appels à la raison de son père, les approches plus tendres de sa mère, même les élans affectueux de sa sœur. Il demande à repartir au plus vite, sans même attendre les vacances de Noël. La tension familiale est telle que son père se résout à écourter son séjour.

Il atterrit à Montpellier le mardi 2 décembre 1997, à la nuit tombée. Il fait froid. Personne pour l'accueillir, personne pour le conduire. Il prend un taxi et se fait déposer dans sa résidence universitaire. Il se retrouve seul dans sa chambre d'étudiant. Il pleure comme un gamin. Le lendemain il sèche les cours, les jours suivants également. Les congés d'hiver arrivent. La cité se vide sans même qu'il s'en aperçoive.

Sa peine s'est muée en un profond sentiment de culpabilité. Il a eu très vite l'idée de rejoindre sa bien-aimée, idée aussi vite abandonnée parce qu'insensée pour l'athée intégral qu'il est, « de naissance », comme disait son père. Il se souvient de Camus, du mythe de Sysiphe décortiqué en cours de philo, et décide d'assumer l'absurdité de sa vie.

Il passe le réveillon de Noël dans sa chambre. Le 31 au soir, il flâne, le vague à l'âme, au milieu de la foule qui clame sa joie place

de la Comédie. Au lieu de se laisser arracher au désespoir par ce feu de vie, il s'accroche à des pensées macabres ; il déraisonne.

Il commence le second trimestre dans cet état d'esprit. Il s'installe dans la solitude. Il ne répond à aucun des courriers véhéments de sa mère, il ne reçoit pas les avances timides de ses camarades. Il déambule dans la cité, il erre dans la fac. Il assiste bien à quelques cours, certains qui n'ont aucun rapport avec son cursus, mais ne se présente à aucun des examens partiels de février 98. Il ne réagit pas aux premières menaces d'exclusion qui lui arrivent de l'administration universitaire.

\*\*\*

Car l'administration ne l'a pas oublié. Là-bas, au Service de la Scolarité, son dossier grossit jour après jour, des notifications d'absences aux cours, aux travaux pratiques et aux examens et des signalements, par la comptabilité, de l'absence de règlement des loyers. La Chef de service, pourtant laxiste, décide de se couvrir en confiant le sort de Jef à la commission adéquate. Encore faut-il préparer les pièces à remettre et rédiger la note de synthèse.

Elle a son idée, une petite mesquinerie pour la « nouvelle » qu'on lui a imposée et qu'elle n'aime pas. Avant de quitter le service, toujours la dernière, elle dépose le dossier ficelé accompagné de ses consignes, bien en vue, sur le bureau de Patricia.

Patricia trouve le dossier et le post-it en arrivant le matin. Elle s'agace de se voir attribuer en catimini cette tâche rebutante. Car il s'agit de préparer l'exclusion d'un petit étudiant qui, très probablement, veut simplement profiter de l'université pour manger et coucher ! Elle maudit sa chef et pousse le « paquet » dans un coin de son bureau.

Jef ne sait rien de ce qui se trame. Il est habité par des idées de plus en plus noires. Si finalement « l'enfer est sur terre », Sisyphe a tort d'insister. Autant se laisser mourir. Il ne mange plus, reste affalé sur son lit à regarder les nuages qui défilent. Catherine l'obsède, arc-boutée sur le parapet, versant dans le vide, sanglante à ses pieds.



Mourir ! Mais la mort ne viendra pas toute seule. Il doit la provoquer tant qu'il en a l'énergie. Demain...

Patricia laisse le dossier de côté toute la journée. Elle en parle le soir à Sophie, qui s'offusque de son laxisme. Elle l'ouvre le lendemain matin, dès son arrivée au bureau.

Elle passe en revue la fiche d'inscription de Jef : elle s'arrête sur la photo, de belle facture, laissant deviner un joli garçon. Elle consulte la copie de sa carte d'identité : elle tilte sur sa taille : imposante ! Elle relit par deux fois son adresse familiale : en Égypte s'il vous plaît ! En plus, des parents enseignants, catégorie A, la meilleure des bourses, une chambre en cité U... Pas de quoi se plaindre, le jeune homme !

Plus loin dans le dossier, sont classées les notifications d'absences et d'impayés. Des masses ! Pas très justifié, tout ça. Peut-être un branleur, à l'université juste pour draguer et baiser...

Tout en dessous du dossier, elle découvre cette enveloppe timbrée d'Égypte, tamponnée de la date de réception – le 16 décembre 1997 – à laquelle est agrafée une lettre élégamment calligraphiée.

Elle est du père, Monsieur Sainte-Croix. Il voulait excuser et surtout expliquer l'absence de son fils. Il parlait d'un voyage familial à la découverte de la Haute Égypte et de leur présence malencontreuse sur les lieux de l'attentat d'Hatchepsout. Non, il ne leur était rien arrivé, à aucun de sa famille ; mais son fils, Jef, avait de ses yeux vu l'exécution de sa petite amie, et était parti rejoindre l'université Paul Valéry encore très traumatisé.

Dans un dernier paragraphe, il priait l'administration universitaire de faire preuve d'indulgence à son égard et, surtout, de le prévenir de la moindre manifestation dépressive de son fils.

La première réflexion très professionnelle de Patricia est que cette lettre aurait dû être dirigée vers les services sociaux, qui auraient probablement convoqué ce jeune homme.

Une soudaine intuition la fait revenir sur ce passage où le père parle d'un attentat. « Hatchepsout » lui rappelle quelque chose... Ah oui, il parle aussi de Deir El-Bahari. D'où se souvient-elle de ces noms étranges ?

Ça lui revient.

Elle se souvient de l'article de *Libé* sur l'attentat, monstrueux massacre des touristes, tirés comme des lapins. Il laissa très peu de survivants.

Et là, elle en tenait un !

Elle doit le coincer : peut-être ce midi, dans la queue du resto-U.

Jef s'est levé ce même matin avec les idées claires. Il avait examiné les fixations de la rampe de son escalier. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il sortit, négligea le petit-déjeuner, et prit le bus pour le centre-ville. Il trouva sans mal le magasin qu'il cherchait, questionna le vendeur et acheta le matériel, qu'il fit mettre dans un sac. Il prit le chemin de retour, cette fois-ci à pied. Il arriva sur le campus juste à l'heure du déjeuner. Ça se bousculait dans le hall du resto-U.

C'est alors qu'il est accosté par cette fille. Elle l'a repéré de loin, dépassant les autres têtes. Elle se présente comme « journaliste ». Il veut fuir mais elle l'appelle par son nom, elle dit le reconnaître et connaître son histoire. Il reste pantois. Elle lui demande un récit de l'attentat.

Il ne cherche pas à comprendre. Il oppose un refus net à la requête et s'éloigne. Mais la journaliste, « Patricia », se fait collante à ses pas. Elle veut une explication : pourquoi lui refuse-t-il un « sujet » ? Ce n'est pas juste. C'est son avenir qui est en jeu, elle ne lui veut aucun mal, rien qu'un témoignage.

Il s'arrête.

— Cela ne peut pas être « rien » qu'un témoignage !

Il a lâché cela sans réfléchir. Elle renchérit :

— Expliquez-vous !

Il fait sa mauvaise tête, bougonne et s'éclipse encore.

Mais on ne se débarrasse pas si facilement de Patricia. Elle a du répondant : Vingt-neuf ans de galère depuis que, « née sous X », elle a été remise à la DASS. Elle est du Bas-Chaville, du quartier de la Mare Adam, d'une de ces grandes barres de l'avenue Roger Salengro. Elle y a passé son adolescence, malmenée par des voyous. Avant c'était du n'importe quoi, ballottée de foyers de l'enfance en familles d'accueil. Après, elle s'était prise en main : départ pour Montpellier, petits boulots et cours au Greta. Elle est maintenant en CDD au Service de la Scolarité de l'université Paul Valéry. C'est